

## L'EXPÉRIENCE

(quatrième fichier)

Le premier réflexe qui me vint à l'esprit fut, bien évidemment, de vouloir quitter l'Expérience. De lui signifier ma démission sur le champ. Je ressentais un trop-plein d'écoeurement que je ne savais pas évacuer. Ma fierté en avait pris un coup, mon orgueil ne savait plus où se loger. J'étais pétrifié comme jamais je n'avais cru possible qu'un être, au monde, puisse l'être. Certaines réalités vous arrachent définitivement à vos illusions...

J'étais un moment dans mon bureau, tournant en rond tel un fauve en cage et m'apprêtais à sortir quand on frappa à ma porte et que surgit de nouveau devant moi la silhouette de l'ingénieur Martel. Son visage s'était paré d'un air miséreux, presque implorant.

- Je comprends votre déception, me dit-il, et je la partage, croyez-moi. Je viens de m'en entretenir avec la direction : nous sommes réellement dans une situation sévère. Nous avons besoin d'examiner toutes les options possibles, et votre œil extérieur est précieux, dans ce genre de circonstances. Vous voulez bien qu'on en parle encore ?

## Un roman actuel

Dépité, je ne sus que répondre, me contentant de me rasseoir machinalement à ma place de travail, dans l'attente de ce que mon interlocuteur avait à dire.

- En toute objectivité, surenchérit-il, que vous a inspiré cette nouvelle ?

Je prenais mon courage à deux mains et repassais dans mon esprit les idées en suspend qui m'étaient venues naturellement, les examinant les unes après les autres, dans l'espoir d'y entrevoir les prémisses d'une réponse à la question posée par Gérard Martel. C'est à ce moment-là que je repensais subitement à la reconnaissance des niveaux de réalité, que je m'étais promis d'évoquer avec lui. Je ne savais pas déterminer où cela nous mènerait, mais il fallait bien commencer quelque part.

- Je ne sais pas si cela pourra vous aider, mais une réflexion m'a interpellé, ces derniers temps : l'Expérience n'était-elle pas vouée à l'échec par le fait même qu'elle mêle de multiples niveaux de surréalité à la réalité même ?
- Qu'entendez-vous par là ? répondit l'ingénieur Martel, en sourcillant des yeux.
- Je me pose la question : comment fonctionne l'esprit humain ? Comment fonctionne sa formidable faculté d'abstraction ? N'a-t-elle pas besoin d'un support concret pour s'exercer ? Comment les premières sociétés ont-elles pu exprimer leur monde intérieur, fut-il surnaturel ? Qu'est-ce qui les motivait à le faire ? Les statues, les monuments, les parois gravées : toutes ces formes d'expression ont été nos exutoires, de tout temps. Notre imaginaire collectif a toujours pris un objet tangible pour s'exprimer, pour projeter vers l'extérieur de nos individus le paysage mental que l'on ressentait à l'intérieur.

## Un roman actuel

Ensuite seulement est apparue l'écriture : grande merveille de l'inventivité humaine, qui réussit à donner une corporalité durable à la sonorité des mots. Mais surtout, à graver sur un support pérenne la matérialité de la pensée, évanescence par nature. Ce que vous pensiez dans un autre temps, dans un autre lieu, dans une autre sphère, pouvait enfin devenir une permanence transmissible par fonction. L'idée impalpable pouvait être saisie par un tiers, discutée par lui : en un mot, elle pouvait désormais être partagée avec autrui. N'était-ce pas un miracle fabuleux ?

Mais aujourd'hui, avec l'Expérience, l'homme a franchi une nouvelle étape : ce que l'on peut imaginer devient le support même de notre vécu. Ce côté immersif abat les barrières en permanence, change l'ordre des priorités. Ce que certains voient comme une simple « expérience » sensorielle, justement, d'autres le vivent comme une continuité d'état. Pour eux, elle devient en direct le réel de nos sensations mêmes et de nos actions immédiates : et si c'était ça, la limite qu'il ne fallait pas franchir ?

À son tour, Gérard Martel restait silencieux et méditatif. Il n'avait certainement pas imaginé que je l'entraînerai sur ce genre de terrain. En tout cas, pas en de pareilles circonstances...

- Est-ce vraiment une si grande nouveauté ? finit-il par expirer. Les livres furent en soi le support à de nouvelles surréalités, par un mécanisme similaire à celui que vous venez de décrire, si je comprends bien ce que vous exprimez. Par exemple, l'idée de Dieu n'est-elle pas, elle aussi, une idée totalement abstraite qui ne prend corps que

## Un roman actuel

par le texte ? Regarder le rôle dévolu à la Table des lois : ce n'est que par son intermédiaire qu'une communauté religieuse s'est érigée, devenant, en plein milieu du désert, un peuple élu. À partir d'une idée impalpable et qui en aucun cas ne se voulait matérielle - puisqu'il était à l'origine interdit de la représenter -, chacun ne peut-il pas, aujourd'hui encore, se la remodeler, en son for intérieur, à sa convenance, aussi simple ou élaborée qu'il le souhaite ? S'en emparer entièrement pour la construire à son image - sa propre image -, qui n'est ni bonne ni mauvaise par nature ? Je ne sais vraiment pas s'il y a une telle différence ?

- Permettez-moi de vous faire remarquer que cette vision ressemble à un exercice strictement théorique, qui n'interfère pas avec celle que pourrait exprimer spontanément un croyant. Car je ne pense pas que cela soit la même chose. L'idée de Dieu est immatérielle : elle représente ce quelque chose de vécu dans l'intimité psychologique des individus. De la même manière, les livres ouvrent sur de purs domaines de l'imaginaire : ceux qui flottent dans une sorte d'apesanteur ; mais qu'on ne peut saisir, dont nul ne peut prétendre pouvoir s'emparer. Même le cinéma, qui fait d'eux une image mouvante sur un écran statique, reste une fiction distante : une surréalité plane et totalement arbitraire. Et c'est cela qui, justement fait leur force.
- Qu'est-ce que vous essayez de me dire ? me répondit finalement Gérard Martel.

Nous nous dévisageâmes durant un long moment, les yeux écarquillés.

## Un roman actuel

- Et si c'était l'Expérience elle-même qui était nuisible ?  
finis-je par murmurer dans un souffle...

À cet instant, la sonnerie du portable de Gérard Martel retentit : presque discrète, comme sait l'être lui-même ce personnage énigmatique. Il prononça quelques mots nébuleux, acquiesça... Puis se tournant vers moi en en rabattant sèchement le couvercle :

- Bon, dit-il, si vous continuez à être des nôtres, réunion de crise demain matin, huit heures. Tout le gratin sera là. Vous avez la nuit pour réfléchir, me lança-t-il dans un sourire qui disait que, pour sa part, il en devinait déjà la réponse.

Le lendemain matin, en effet, j'étais au rendez-vous. Bien décidé, cependant, à faire entendre que le temps était venu que cette mascarade cessât au plus vite. Que, personnellement, j'avais engagé ma réputation et mon nom, et qu'en aucun cas je ne souffrirai de n'être, en la circonstance, qu'un faire-valoir de pacotille. Je demandais, dans un premier temps, une sorte de moratoire, dont l'idée fut âprement débattue. On me fit comprendre que ce n'était pas la meilleure des stratégies. Le système piraté continuerait à fonctionner et à émettre, quoi qu'il en soit, et la population serait inutilement alarmée si la rumeur du piratage se propageait. Le préfet de police en personne s'était déplacé pour participer aux débats et, bien évidemment, au vu des circonstances, sa parole devint prépondérante. Il insistait pour que l'Expérience règle cette affaire en toute discrétion, avec les forces de l'ordre en appui. Ces dernières s'occuperaient d'abord de la coordination, avant d'être autorisées à intervenir. L'entreprise possédant la maîtrise directe des données, ce serait à elle d'orienter la tête de pont censée éteindre l'incendie. Tout cela avait pris un tour résolument militaire. Je n'étais pas dans mon élément naturel.

## Un roman actuel

Mais il faudrait bien ça, certainement, pour venir à bout d'un tel milieu parasite ! Je suggérai, pour rester positif et factuel, d'instaurer des plages horaires de diffusion des données, et donc de l'accès au système. Ce qui signifierait, pour tous les utilisateurs, une restriction des temps de connexion et de jeu. Il nous fut répondu que ce ne serait pas efficace, car les pirates sauraient instantanément contourner une telle difficulté. D'abord, ils téléchargeraient les données actives pour continuer à les utiliser dans les intervalles inactifs. D'autre part, les serveurs de l'entreprise étaient si puissants qu'ils devaient tourner en continu : il fallait presque une heure pour déconnecter le réseau dans son entier et plus de deux pour le remettre en route ; et encore, quand tout se passait bien ! L'entreprise ne pouvait se permettre de gérer une telle incertitude. Dans ces conditions, le président-directeur général ne donnait pas longtemps aux pirates pour « craquer » l'intégralité du système et continuer à l'utiliser en toute impunité, même pendant ses temps de veille.

Reprenant à son compte mon argumentation, la psychologue mandatée par la préfecture appuya néanmoins ma proposition.

- Cependant, il y aurait un effet positif à mettre en place et annoncer publiquement une telle mesure. Cela induirait dans l'esprit des utilisateurs communs qu'une limitation des temps de connexion au système est préconisée. Et, partant de ce constat, lorsqu'il serait question de pourchasser ou détruire les systèmes parasites, l'opinion publique serait consciente et avertie des raisons objectives de le faire. Elle le concevrait comme une nécessité de protection des individus, notion devenue on ne peut plus sensible, de nos jours.

La décision fut finalement entérinée, le préfet ayant su jouer, pour se faire, de cette amicale pression que lui conférait son autorité. J'eus la

## Un roman actuel

satisfaction, à cette occasion-ci, de constater que mes interventions pouvaient de nouveau être entendues. Qu'elles étaient susceptibles de porter leurs fruits. Je n'étais donc pas encore devenu totalement « hors course ». Mais je n'avais, à ce moment-là, aucune idée précise de ce qui pourrait faire évoluer positivement la situation. Tout le monde semblait tellement démuné ! Il faut dire qu'identifier des serveurs satellitaires disséminés un peu partout dans la nature ressemblait à une gageure digne de la recherche d'une aiguille dans une botte de foin !

L'issue de la réunion fut confuse. Des rôles furent distribués, certes, mais sans aucun objectif précis. Tout cela devait encore mûrir. Ou, dit autrement, on nous avait donné carte blanche pour trouver nous-mêmes les solutions à mettre en œuvre sur le terrain ! Bref, tout ceci avait ressemblé à une sorte de grand-messe bien orchestrée, mais dont le scénario restait cependant à parfaire, sous peine d'être condamnés à la rejouer éternellement.

De fait, les jours qui suivirent firent montre, eux aussi, d'une grande indécision. Il y eut nombre de conciliabules en petits comités, qui eux-mêmes se réunissaient pour explorer les opinions émises, examiner et hiérarchiser les plans d'attaque envisagés, plans que l'on faisait remonter à la direction sans délai, laquelle nous les faisait immédiatement redescendre accompagnés de commentaires plus que laconiques. La surréalité avait-elle gagné jusqu'à notre monde réel ?

Une idée, malgré tout, prenait timidement le dessus. Puisqu'il faudrait chercher nous-mêmes sur le terrain les zones à surveiller, les mouvements suspects à contrôler, il nous faudrait nous organiser en petites cellules indépendantes jouissant d'une importante autonomie, pour ne pas risquer d'attirer l'attention sur elles. Mais se déplacer en nombre nécessitait une grande disponibilité, denrée dont l'entreprise ne disposait pas. Sauf à y affecter l'essentiel de son personnel actif :

## Un roman actuel

au risque, là encore, de se faire remarquer de l'extérieur par une baisse sensible de l'activité du système ! Ainsi chercha-t-on, dans un premier temps, à délimiter des zones géographiques privilégiées à investiguer à l'aide de traceurs. L'entreprise, appuyée en cela par les services de la sous-direction pour la lutte contre la cybercriminalité, remonta tous les liens entrant dans son système vers leurs adresses IP ou, à défaut (les pirates étant par nature des gens malins et bien organisés), leur localisation approximative d'émission. L'idée était de pouvoir, a minima, se rendre compte de la persistance ou de la volatilité des connexions les plus suspectes. En attendant une éventuelle erreur de nos pilleurs parasites...

Et du côté de ces envahisseurs saprophytes, justement, que se passait-il de concret, pendant ce temps-là ? Se tenaient-ils tranquilles, par calcul ou simple souci d'efficacité ? Que nenni ! D'abord de diffusion strictement confidentielle, réservés à des hordes triées sur le volet, leurs rassemblements sectaires commençaient à s'ébruiter. Pour marques de leurs passages, ils laissaient sur place de nombreuses traces visibles, même perdues en pleine forêt. Les dégâts matériels se multipliaient, se chiffrant désormais en plusieurs centaines de milliers d'euros. Des champs furent dévastés avant leur récolte. De jeunes parcelles forestières décimées par pure volonté de vandalisme. Et rien ne pouvant empêcher que ces informations se répandissent via les médias, elles commencèrent bientôt à affecter la population dans son entier. La préfecture nous mit discrètement la pression.

Pire : les agressions physiques se multiplièrent elles aussi. Des blessés arrivaient discrètement dans tous les hôpitaux de l'agglomération grenobloise, pour la plupart abandonnés à la nuit tombée près de la porte de leurs urgences. C'était, la plupart du temps, les combattants les plus gravement atteints qu'on n'avait manifestement pas réussi à soigner avec les moyens du bord. Mais il

## Un roman actuel

arriva aussi que des promeneurs isolés deviennent les victimes du débordement d'arrière-gardes désordonnées. Dans la débandade d'une armée, cela est bien connu, tout peut toujours arriver, et particulièrement le moins recommandable : que cela soit sous l'influence du souffle de l'excitation collective, ou guidé par celui des frustrations individuelles. On était donc sorti des limites de l'admissible. Cependant, l'entreprise se devait de temporiser, afin de gagner le plus possible de ces instants précieux qui lui manquaient tant. Dans l'intervalle, chacun était enjoint de combattre sa nervosité.

La riposte, pourtant, s'organisait. L'entreprise enregistra d'importants progrès dès qu'elle eut pu identifier que les centres névralgiques du système pirates semblaient fixes. Aucune de leurs localisations approximatives n'ayant varié sur près de trois semaines, elle put exclure, pour le moment en tout cas, le recours à des postes itinérants. Cette constatation lui faciliterait la mise en place de groupes de repérage et d'intervention à disséminer sur un terrain désormais quadrillé comme un échiquier, afin d'approcher au plus près les installations qui seraient à mettre hors d'état de nuire. Cette étape franchie, se terminait ce que le préfet de police avait appelé « la phase d'expertise préalable de la situation ». L'entreprise allait pouvoir passer aux choses sérieuses.

Entretemps, j'avais beaucoup réfléchi à la conduite à tenir. Comment allais-je aborder les étapes à venir ? Difficile de se déterminer, tant que je ne saurais pas ce que l'on attendrait précisément de moi. Si j'acceptais de jouer un rôle, j'escomptais que ça n'en soit pas un de tout premier plan. Ne pas trop m'impliquer, en quelque sorte... avant de m'éclipser sur la pointe des pieds. Mais pour quelle raison, au juste ? Et pourquoi cette demi-mesure, moi qui, d'ordinaire, était plutôt d'un caractère entier : n'aurait-il pas été plus franc de ma part de ne pas poursuivre du tout ma collaboration ?

## Un roman actuel

D'une certaine façon, je conservais intacte ma détermination de pouvoir être utile à quelque chose, face à ce que j'avais toujours considéré comme pouvant présenter un danger potentiel, une menace imminente. Il avait été question d'utiliser le support de l'histoire ancienne, du patrimoine, de l'archéologie, de la culture en général, et je vivais ma mission protectrice comme si j'avais été le garant de l'intégrité de cette Culture générale, face à l'aveuglement d'une certaine forme de barbarie sociale. Et sur ce plan, les faits, malheureusement, m'avaient donné raison, au-delà même de mes plus sombres prédictions. Ce côté de ma probité morale était la face profondément ancrée en moi, dont je ne pouvais chasser le naturel. La sédimentation de trente ans de formation, puis d'exercice passionné de mon métier m'avait forgé cette notion de la nécessité d'un devoir supérieur à exercer, auquel je ne pouvais me soustraire.

Mais la réponse complète devait se trouver ailleurs. Ou plus exactement, il me semblait que venait de s'éclairer une face seulement de ma problématique intérieure. Les êtres sont souvent beaucoup plus complexes qu'ils ne le pensent eux-mêmes à première vue, ou ne l'espèrent. Des strates s'accumulent lentement en chaque individu, de natures parfois aussi contrastées que celles qui dévoilent l'histoire intime des vestiges millénaires... Et je connaissais si bien la méthode qu'il fallait appliquer pour parvenir à les interpréter ! Je ne pouvais donc pas me leurrer sur mon propre compte.

La seconde face de mon être intérieur avait quelque chose à voir avec ma mauvaise conscience. Et cette mauvaise conscience qui m'habitait trouvait son écho dans la voix lointaine et sonore de Paula, à qui je n'avais plus téléphoné depuis presque quatre mois déjà. Pourquoi ce si long silence de ma part, si je n'avais pas été convaincu, en mon for intérieur, que les arguments qu'elle m'avait dès le début objectés n'avaient pas exprimé le bon sens même ? Que c'était cette limpidité de sa pensée que j'avais recherchée, car elle

## Un roman actuel

s'était opposée, en son temps, à mon penchant naturel pour une attirance curieuse et malsaine. Attirance qui m'avait finalement conduit dans la situation où je me trouvais présentement, ce dont j'étais entièrement responsable.

Et ce silence, en somme, me disait combien j'avais toujours su que Paula avait raison. Combien sa moquerie n'avait qu'à très grand'peine occulté la sincérité première de sa position. Et que c'était ma vanité seule qui, finalement, avait été la plus forte et avait triomphé. S'il était indéniable que c'était dans mon tempérament de rechercher le contact des processus dynamiques, surtout s'ils recelaient un fort enjeu intellectuel, de favoriser leur proximité, j'aurais très bien pu continuer à les observer de l'extérieur. À les contempler de loin... Cela, je ne pouvais plus me le cacher à moi-même.

Face à un tel constat, une seule solution s'imposait à moi : faire mon mea culpa. Et comment mieux y parvenir, sinon en prenant mon courage à deux mains et en téléphonant à Paula, afin de lui exposer l'enchaînement des événements des derniers mois et où en était arrivée la situation ? Pour faire amende honorable, il faudrait que je lui explique en toute honnêteté le pourquoi de cette situation ; et comment elle en était arrivée à dériver jusqu'à ce point extrême... Et, armé de mes mots maladroits – les mots, face à certaines circonstances, restent toujours trompeurs ou incomplets -, quels avaient été mon rôle exact et ma véritable responsabilité !

Oh, je n'avais pas été le pire des rouages, conjoncturellement parlant, et ma volonté de bien figurer ne m'avait pas fait démériter, bien au contraire ! Mais enfin, j'y avais été associé d'une manière ou d'une autre, et ce bien malgré les avertissements qu'elle avait su me prodiguer. Et si je voulais qu'elle me soutienne à nouveau tout au long des épreuves qui n'allaient pas manquer d'arriver, je n'avais pas d'autre choix que de jouer la franchise avec elle. Au point où j'en

## Un roman actuel

étais parvenu, d'ailleurs, c'était un risque mesuré à prendre ; un risque qui ne pouvait, au final, que m'être profitable.

En y réfléchissant intensément, je me rendais compte à quel point la multiplication des moyens numériques, censés apporter un plus grand flux de communication entre les individus, abîmait en réalité la qualité première de leurs relations humaines. Par cet exemple particulier d'un échange privilégié entre deux individus, je pouvais en déduire qu'une relation forte est une relation directe : la présence, le regard, la voix qui formule, éventuellement portée par la magie du téléphone, sont le support irremplaçable d'une expression qui s'emploie à éviter l'ambiguïté. À construire des points de focalisation conjoints. Tout le reste n'est que brassage de messages, paravents des faire-valoir : masques pour cacher la profondeur de nos personnalités face aux situations inextricables dans lesquelles le monde moderne nous plonge. Comment les êtres que nous sommes devenus peuvent-ils s'y retrouver eux-mêmes ? Comment l'individu social, noyé qu'il est d'informations discordantes, peut-il en ressortir indemne ? Cette constatation m'inquiétait, car elle suggérait que l'homme devait désormais se défier de lui-même, comme de chacune de ses actions. Ce qui, de plus, impliquait qu'un travail résolu de compréhension et de maîtrise était toujours à faire en permanence sur soi, ce que peu d'entre nous avaient la volonté d'entreprendre.

Comme j'étais encore en phase d'élaboration de mes cours, mon esprit ne pouvait s'empêcher de faire la relation avec ma thématique préférée : ce rapport complexe que l'on pouvait tenter d'ébaucher entre le monde matériel et celui de la pensée. À travers eux, la corrélation directe que je venais de décrire traduisait-elle la relation instinctive entre l'homme et l'outil, ou l'homme et la matière ? Lui permettait-elle d'installer sa pensée sur des fondements plus stables et plus sûrs ? En archéologie, une trace matériellement observée conduit à une – et souvent une seule – conclusion. L'interprétation

## Un roman actuel

est la phase préparatoire à l'émission d'une thèse, prise dans son assertion d'affirmation. Ce processus était de l'ordre du concret. Telles étaient les questions fondamentales qui m'occupaient l'esprit.

Le côté virtuel du numérique, à l'inverse, entretenait le désir fugace, labile, évanescent, qui ne se pose jamais tout à fait, évitant soigneusement de se concrétiser. D'où il en ressortait une pensée intermittente, voire potentiellement fragmentée, visiblement désordonnée, c'est-à-dire non fondée ni même volontaire. Le jeu, quant à lui, va plus loin encore, instituant un simple réflexe mécanique et le plus souvent obsessionnel en guise de pensée.

Mais pour intégrer cette réflexion dans son entier, il faudrait malgré tout pouvoir considérer que les contenus virtuels du numérique font partie intégrante de la culture matérielle. Que cette dernière ne consiste pas en une simple définition d'un support solide - disquettes, cassettes, Ipad, portable, tablette, etc. -, mais qu'elle intègre aussi bien les logiciels et les connexions Internet que ces outils supportent ! Dans les sociétés pastorales, par exemple, dissocie-t-on facilement le marteau de la maison en planches clouées qui l'abrite ? De la place qu'il y occupe, de la fonction qu'on lui assigne en ce lieu particulier, issue de la fréquence avec laquelle on l'utilise, jusqu'au rythme du temps saisonnier qu'il impose ? Non, l'activité de l'homme formant une cohérence avec son environnement.

Pour l'anthropologue qui cherche à en démêler les fils, la vie sociale doit plutôt être conçue telle une symbiose, chaque élément faisant partie d'un tout. Et ce n'est que lorsque chaque élément est maîtrisé pour lui-même que le tout commence à prendre forme et à pouvoir s'exprimer. Or la vision parcellaire qu'induit le numérique favorise-t-elle l'émergence de cette sorte d'harmonie ? Mon cours s'ingénierait à démontrer que non.

## Un roman actuel

Car la pensée, pour être totalement efficace, se doit d'être structurée. Une pensée élaborée, me disais-je, ne peut véritablement s'exprimer que par l'intermédiaire d'un style charpenté et complexe. D'où mon horreur de la tyrannie de la phrase courte, qui ne fut, d'ailleurs, rien d'autre, historiquement parlant, que les prémisses d'un langage plus déstructuré encore. On observe en effet que la course effrénée à gagner du temps sur le temps que cette déstructuration traduit n'aura jamais conduit, en fin de compte, qu'à manger l'homme ; qu'à effacer l'individu qu'il contient, qu'à gommer sa parcelle élémentaire d'humanité : puisque seule, dans le monde moderne qui nous entoure, la satisfaction individuelle est érigée en critère de réalisation de soi – ce à quoi avait pu contribuer, fusse à son insu, le concept même de l'Expérience !

Voici, schématiquement exposées, les grandes lignes de ce que je devais pourvoir transcrire à mon auditoire d'étudiants, tout aussi bien qu'à Paula, lors d'une prochaine communication téléphonique. Il fallait que j'arrive à lui faire sentir que ma réflexion restait affûtée sur la question de mon immersion au sien de l'Expérience. Que ma critique contributive des débuts pouvait se poursuivre et se nourrir, en prenant en compte l'évolution des circonstances, de ses premières réticences de principe, que je n'oubliais pas. Qu'en ressortirait-il ? Je l'espérais secrètement : une meilleure compréhension de notre société ; une plus grande maîtrise de notre univers. Une certaine forme d'enseignement individuel dépassionné par l'exemple... ?

J'avais fini par trouver le courage d'appeler Paula. Je pris un temps infini à lui expliquer les détails d'une argumentation que j'avais préparée à son attention, et elle mit un soin tout aussi particulier à m'écouter sans jamais intervenir, une fois n'était pas coutume : elle avait senti d'entrée de jeu que ce que j'avais à lui annoncer était lesté du poids de la gravité. Ou était-ce les longs mois de silence qui avaient précédé qui lui avaient mis la puce à l'oreille ? Quoi qu'il en

## Un roman actuel

soit, notre conversation ne fut jamais aussi solennelle qu'en cette occasion-ci. Je devais aller jusqu'au bout de ma démonstration pour entendre son verdict.

En fait, elle ne répondit rien de précis à mon propos. Rien de vraiment consistant, en tout cas. Elle se contenta, au bout de deux heures d'un monologue assourdissant, d'un laconique : « En fin de compte, tu as déjà tout exprimé », et il n'y avait effectivement pas grand' chose d'autre à ajouter. Si ce n'était qu'en terminant la conversation, je lui dis machinalement : « Bien sûr, je te teindrai au courant de la tournure des événements. » Et de fait, j'avais la ferme intention, cette fois-ci, de veiller à tenir parole.

Dans l'intervalle, le scandale des premières agressions physiques s'était répandu dans la population, immédiatement repris, j'imagine, par les chaînes télévisées du monde entier. Paula en avait certainement été avertie par ce biais, préalablement à mon appel, songé-je après coup. Pourtant, elle était restée stoïque, ce qui correspondait mal à son tempérament flamboyant de méditerranéenne affirmée. Au moins, du fait de son attitude attentive, elle ne m'avait pas envoyé paître ! Dans le contexte actuel, je pouvais raisonnablement considérer ce fait comme une victoire.

En réalité, tout dépendrait maintenant de la façon dont l'entreprise allait orienter ses actions : quelle décision allait-elle prendre ? Qu'avait-elle l'intention de mettre en œuvre ? Et surtout, avec quels moyens, quels acteurs ? Tout ce réseau d'interrogations créait une nébuleuse préjudiciable au bon positionnement de chacun, au sein des groupes de réflexion notamment, et ne pouvait être laissé en l'état. Dans ces conditions de flou intense, la cellule de crise avait bien du mal à se mettre en ordre de marche...

## Un roman actuel

Mais à ce moment-là, un deuxième décès fut déploré de façon publique. Plus question désormais de temporiser ni de se voiler la face ! La pression de l'opinion, bientôt relayée par une formidable caisse de résonance médiatique, s'était acquise la sympathie des pouvoirs publics. La survie de l'Expérience s'était d'elle-même inscrite à l'ordre du jour ! Car en l'absence de justifications apportées par l'entreprise, tous les journaux en faisaient maintenant leurs choux gras. J'en déduisais que la prochaine réunion plénière serait celle des prises de décisions.

Bien sûr, l'atmosphère de cette réunion décisive fut tendue, les débats y étant hachés, parfois même houleux. Je me tenais en retrait la plupart du temps, m'étant promis de ne faire qu'acte de présence, en marge du processus décisionnel à proprement parler. Lequel, d'ailleurs, n'entrait en aucun cas dans mes attributions... Simplement, je voulais connaître le rôle éventuel qu'on me réserverait, les moyens qu'on lui accorderait, bien décidé à répliquer fermement si les propositions émises n'étaient pas en accord avec mes convictions personnelles. Ne pas être, pour l'entreprise, un gentil petit mouton bien sage, telle était ma position.

Certes, ce genre de pacte intérieur est souvent plus facile à dire qu'à tenir, mais en ceci consista ma ligne de conduite, que je conservais pour une fois à merveille. Car toutes les propositions d'actions ayant été émises en amont, les objectifs de la réunion étaient clairement descendants. Chacun attendait de notre hiérarchie « qu'elle se mouille », comme on dit en langage courant. On peut énoncer ses conclusions comme suit :

- la zone la plus impactée étant celle du Vercors, celle-ci fut retenue comme région test pour les premières investigations de terrain ;
- des groupes de deux à trois unités chacun seraient désignés pour en sillonner les reliefs, à la recherche des

## Un roman actuel

lieux où les serveurs étaient implantés, bien dissimulés à travers la campagne, mais probablement repérables à leurs émetteurs associés ;

- la coordination préfectorale déciderait, après authentification des cibles, de la conduite à tenir.

Bref, il nous était demandé ni plus ni moins que de nous transformer en un véritable mini-réseau de maquisards aux allures de touristes débonnaires ! La seule différence visible étant que nous ne disposerions d'aucune mitraillette au poing ni béret sur la tête... Quelques jours plus tard, je sus, par l'intermédiaire d'une note interne, que l'on m'avait affecté en binôme avec l'ingénieur Martel, sur un secteur potentiellement central. Cette décision avait-elle été prise à sa demande ? Ou parce que nous avions l'air, tout simplement, de bien fonctionner ensemble ?

L'on nous briefa rapidement lors d'une session de formation accélérée, le tout n'étant pas de faire de nous des spécialistes du camouflage en immersion. Non. L'on nous précisa même que les évolutions de la mission se feraient par degrés : il était donc inutile de vouloir tout nous inculquer du premier coup. Mieux valait être le plus complet possible étape par étape. Nous n'en serions que plus facilement adaptables, les scénarii aussi. Nous devons principalement sillonner le territoire qui nous avait été confié, à la recherche d'indices « hors cadre » : mouvements inhabituels, personnages suspects, comportements marginaux, structures étrangement closes ou, au contraire, étonnement habitées - éléments qui, malheureusement, étaient légion dans un canton dont l'économie touristique, principale ressource de la contrée, était basée sur les séjours de courte durée.

Le mieux était pour nous de prendre cet exercice comme des vacances offerte aux frais de l'entreprise. Le fait d'en disposer hors

## Un roman actuel

saison nous conférait une tranquillité d'esprit supplémentaire, même si, à l'inverse, nous risquions d'être plus facilement repérables. Mais, en multipliant les résidences, nous espérions nous en tirer à bon compte, notre but étant de repérer les informations clés le plus rapidement possible, sans intention de préparer des filatures ou des interventions sur le long cours.

Installés dans le village historique de Méaudre, vers la pointe nord du plateau du Vercors, on nous avait indiqué principalement deux zones boisées à surveiller, en plus du village à proprement parler et de ses hameaux environnants. Le problème était leur étendue : respectivement sept et douze kilomètres carrés chacune ! Pour ce faire, nous randonnions le jour, histoire de localiser les endroits susceptibles de convenir à une confrontation clanique – le terme de « clan » étant venu s'imposer naturellement, dans nos échanges internes, car préférable, nous sembla-t-il, pour désigner des groupes de taille finalement assez modeste, à celui d'« armée ».

Je ne sais s'il nous sera loisible de vous faire sentir le charme pittoresque de ce petit village reculé à travers les quelques mots que peut rassembler, sur sa pauvre page blanche, un auteur en mal d'exotisme. Moi-même, je n'avais traversé que très rapidement sa route principale, à une ou deux reprises par le passé, et connaissais mal sa dimension humaine. Les rencontres y étaient chaleureuses, même si les habitants n'avaient pas vocation à s'attarder en commentaires. Ici, les hivers étaient longs et la plupart des gens y exerçaient encore une activité agricole exigeante, comme leurs parents et leurs grands-parents avant eux. Il s'installait volontiers, au cœur de son domaine, une sorte de pesanteur ancestrale.

Cette pesanteur, c'était le poids de l'authentique. La sérénité légendaire de sa race bovine des villardes déployées à travers prés, dans toute leur splendeur. Les bois de conifères s'étagent au-dessus

## Un roman actuel

de ces derniers, à l'infini d'un regard nappé de nuages. Le nuancier de la verdure profonde, troué d'énormes plaques de lauzes dressées à même le sol, pour en délimiter les chemins de traverse. La vie des êtres dédiés à la terre, à la symbiose animale. La campagne restituée : un bol d'air pur pour ceux qui venaient y puiser le bonheur et la tranquillité. J'avais le sentiment que le paradis des oiseaux était soudain venu ré-enchanter la Terre elle-même. De quel droit s'autorisait-on à venir en troubler la paix ? N'était-ce pas cet abandon à un temps passé, en marge d'un monde effréné naviguant en contrebas du grand sillon alpin, lui-même blotti le long du flanc est de son plateau, qui l'avait prédisposée, cette verte campagne, à recevoir cette engeance inculte et désordonnée dont les frasques venaient confirmer la grave dépravation de sa jeunesse ? Le sentiment qui en résultait me révoltait.

Nous avons randonné très consciencieusement, l'ingénieur Gérard Martel et moi, en cercles concentriques s'élargissant autour du centre du village, sans jamais rien trouver de probant. Les champs étaient trop ouverts et visibles depuis le village ou ses hameaux environnants pour pouvoir accueillir ces affrontements en reconstitutions de batailles anciennes, sans risquer d'être immédiatement repérés. Les secteurs boisés, pour leur part, étaient situés en terrains passablement accidentés : manifestement trop pour pouvoir se prêter à des jeux virtuels. De surcroît, ces forêts naturelles étaient denses et peu pénétrables. Elles disposaient bien de quelques clairières destinées aux exploitations forestières, mais aucune d'entre elles ne présentait cette proximité opportune avec une potentielle aire de stationnement suffisamment vaste et discrète. Rien, donc, ne favorisait le genre de rassemblements que nous recherchions, dans cette région connue pour être difficile d'accès, depuis Grenoble. N'oublions pas que le Vercors possède toujours, dans notre imaginaire collectif, la réputation - pourtant manifestement usurpée aux yeux de l'histoire -, de forteresse imprenable !

## Un roman actuel

Bref, le paysage ne nous sembla pas se prêter spontanément à ce genre de démonstrations collectives. Eut-il été probant, dans ces conditions-ci, qu'y soit implanté un serveur, demandais-je à mon binôme ? Nous avions de longues heures à perdre ensemble, nos marches devenant de plus en plus étendues et accidentées, et nous ne risquions pas d'être entendus par des oreilles indiscreètes, perdus comme nous l'étions en pleine nature !

Aussi Gérard Martel, mis en confiance, semblait-il, par nos échanges récents, se décida-t-il à m'expliquer plus clairement la stratégie de l'entreprise. Tout reposait sur un point central : l'organisation du quadrillage numérique d'un territoire. L'Expérience, pour sa part, en fonction des besoins très conséquents qu'elle avait escompté pouvoir mettre en place dès le début de ses activités, avait naturellement opté pour l'hypothèse d'un gros espace centralisé de gestion des données, situé en toute transparence dans des locaux de type industriels portant enseigne : l'entreprise étant légalement inscrite au registre du commerce, elle n'avait pas besoin de se dissimuler.

Cependant, pour être à même de gérer les multiples espaces dédiées à son Expérience, l'entreprise devait avoir recours, comme tout opérateur de téléphonie mobile, à des bornes émettrices et réceptrices relais, uniformément réparties en fonctions des surfaces à couvrir. Ces émetteurs étaient de très petites tailles, ressemblant, peu ou prou, à de petits paratonnerres. Mais pour satisfaire au principe de la triangulation spatiale (c'est-à-dire de mise en connexion continue avec un satellite dédié), ces antennes devaient nécessairement fonctionner par lots de trois pour assurer la couverture attendue. Raison pour laquelle il avait été beaucoup plus simple – y compris dans une logique de rentabilité commerciale, eu égard à la densité du public touché sur de faibles surfaces – de les installer, dans un premier temps, en milieu urbain.

## Un roman actuel

La problématique à laquelle avait eu à faire face les pirates avait été inverse. D'abord, se greffer clandestinement sur le centre de traitement des données de l'entreprise, le véritable cerveau de l'Expérience, avait constitué un préalable incontournable. Cette étape était indispensable pour s'assurer l'accès à la matière archivée dans les méga-serveurs de l'entreprise, ainsi qu'à ses supports logiciels de restitution et d'habillage des décors. À partir de cet environnement technologique vampirisé, car protégé par brevets, programmer des scénarii contextualisés devenait un jeu d'enfant : il suffisait, pour cela, de disposer d'un simple ordinateur de développement, c'est-à-dire d'un modeste portable configuré à cet effet.

Cependant, pour éviter de se faire repérer, les pirates avaient pris l'option de baser leurs terrains de jeux en milieux ouverts, c'est-à-dire en pleine nature. Dans ces conditions-ci, il leur était préférable de ne pas investir des locaux fixes aisément identifiables. De plus, de petits modules de gestion, faisant aussi office de relais de transmission, leurs suffisaient. Mais le système pirate restait cependant soumis à la même contrainte de base que celui de l'entreprise : satisfaire au principe de la triangulation. Et donc, en plus de trois antennes par secteurs, ils avaient été contraints d'implanter autant de mini-serveurs gérant leurs données en local, en lien avec des antennes certainement plus puissantes que celles utilisées en contexte urbain, compte tenu des plus vastes surfaces de territoire à couvrir.

C'était donc ces ensembles antennes plus serveurs, savamment dissimulés à travers le paysage, qu'il s'agissait, pour les équipes de l'entreprise, de repérer. Un simple volume comme un petit transformateur EDF de campagne pouvait servir à cet usage. En réduire un au silence, pour commencer, reviendrait à s'attaquer au maillon faible de leur système parasitaire, puisque cet acte suffirait à

## Un roman actuel

commencer de mettre à mal l'exploitabilité de l'ensemble de leurs connexions. Les tentatives de brouillage classique étaient bien parvenues à un résultat similaire ; mais elles n'avaient pas été poursuivies, du fait qu'elles ne permettaient pas de localiser les équipements, et donc de les neutraliser physiquement. Obtenir un tel succès demeurait l'objectif premier de l'entreprise.

À partir de là, ne resterait plus aux autorités compétentes qu'à attendre que l'organisation pirate concurrente commette le faux pas qui les démasquerait... Soit qu'elle vienne tout bonnement expertiser la panne ; soit qu'elle veuille récupérer les restes pour ne pas risquer d'être identifiée ; soit qu'elle envisage de venir diagnostiquer sur place ce qui pourrait être sauvé, et les forces de l'ordre interviendraient immédiatement, dans le but de remonter la filière. Ce qui prendrait malgré tout un peu de temps car, d'une part - me confia d'un air entendu Gérard Martel -, il était certain que la cellule organisatrice était très structurée, si l'on considérait les moyens très conséquents qu'il lui avait fallu déployer jusqu'à présent ; et, d'autre part, pour des questions d'invulnérabilité, sa tête pensante était très probablement basée à l'étranger. D'où l'importance cruciale de cette première étape de repérage.

- Je conçois tout à fait cette analyse de la situation, même si elle a de quoi faire froid dans le dos, vous ne trouvez pas ? C'est la rançon du succès de la science informatique actuelle, j'imagine ? Mais ce que je comprends plus difficilement, c'est l'intérêt, pour les concurrents, de prendre autant de risques ?
- L'intérêt est pourtant évident, me répondit Gérard Martel : nous soutirer un maximum de données pour être en mesure de les cloner, dans le but de créer un groupe rival proposant une nouvelle approche numérique de notre système ; mais qui se baserait en réalité sur une même

## Un roman actuel

technologie que la nôtre, seulement maquillée. D'où il en découle une autre nécessité, pour l'entreprise : être en capacité d'agir au plus vite, car elle est engagée, bien malgré elle, dans une course poursuite dans laquelle elle a tout à perdre !

Nous échangeons désormais ce genre de propos assez librement ; mais, dans le même temps, nous échouons visiblement à démasquer l'endroit où, à la pointe nord du plateau du Vercors, l'antenne émettrice avait pu être installée. L'entreprise avait-elle surestimé la zone de couverture ? Où bien les installations à débusquer étaient-elles logées dans des reliefs encore plus inaccessibles qu'initialement envisagés, ce qui pourrait en dire long sur l'état de miniaturisation des équipements auquel la concurrence était parvenue ? Tout cela, un an et demi seulement après le lancement officiel de l'Expérience ! S'emparer d'un sujet innovant en cours de déploiement constitue, certes, un avantage technique de tout premier ordre, dans la course à la performance. Il est ainsi possible de croiser plusieurs technologies a posteriori, et de gagner en compétitivité à moindre frais. Mais à moins de disposer d'une source d'information à l'intérieure même de l'entreprise, une telle vitesse d'appropriation et d'adaptation des moyens ne paraissait pas crédible, aux yeux de l'ingénieur Gérard Martel. À tout le moins, ce constat le laissait dubitatif.

En fin de chaque après-midi, nous rentrions bredouille au village et tentions de nous mêler aux conversations villageoises : aux bars, aux restaurants, chez les commerçants. Le sentiment généralement exprimé était que la réappropriation illicite de lieux de mémoire du Vercors générait une réprobation très vive, chez la plupart des habitants. Ici, le souvenir des sacrifices humains volontairement consentis lors des deux conflits mondiaux conservait une présence vivace, au sein de la population. Comme le sentiment d'un lourd tribut partagé en commun...

## Un roman actuel

Un paysan taciturne avait fini par accepter de nous ouvrir sa table. Les bouteilles s’entrechoquant, il nous évoqua son point de vue sur la question. Il commença par nous sermonner sur l’irrespect des jeunes générations, en nous rappelant la très forte proportion d’enfants du terroir perdus pour la patrie, lors du premier conflit mondial. À cette époque, chaque hameau était constitué d’une seule famille composite, dont les souches étaient peu nombreuses. Au-delà de l’attente déçue des retours du front, dont on pouvait imaginer l’ambiance pesante qu’elle avait laissé s’abattre dans les campagnes reculées, il nous conseilla d’aller méditer sur la plaque commémorative installée, une fois n’était pas coutume, dans le vestibule fermé de l’église paroissiale, afin de la protéger des rigueurs de l’hiver. Sur cinquante-six noms inscrits, représentant un bon huitième de la population de la commune à l’orée de ce premier conflit mondial, quatorze sont des Ripelin. À ses yeux, cela donnait la mesure du réel que semblait vouloir balayer d’un revers de manche cette réalité virtuelle innovante dont il ne saisissait pas grand’ chose.

Vingt-cinq années plus tard, rebelote ! Cette conscience d’un nouveau sacrifice à consentir était venue s’imposer à l’esprit de cette population pourtant déjà meurtrie, afin que puisse triompher, une fois encore, la liberté ! En elle, cette conscience avait resurgi intacte, évidente et inaltérable, malgré tous les espoirs de résistance déçus qu’elle promettait à coup sûr d’engendrer... Quelle leçon de courage et d’abnégation, là où deux camps d’irréductibles têtes brûlées suffirent, de nos jours, à faire table rase du passé ! Quelle triste ironie, nous déclarait-il, l’air désabusé. Et se portant garant de tous ceux qu’il connaissait, il était clair, pour lui, que les protagonistes de ces sombres événements ne pouvaient pas être originaires du plateau.

## Un roman actuel

Nous en étions donc arrivés là : à un échec patent de notre mission de repérage. Une semaine complète s'était écoulée, sans nouvelle échangée avec les autres groupes de reconnaissance, par précaution. Avaient-ils eu plus de chance que nous ? Comme convenu au préalable, nous devons redescendre discrètement dans la vallée pour opérer une première concertation générale. Une mise en commun de nos observations s'imposait en effet. Ce serait à l'entreprise elle-même de décider de la suite à donner à la phase de repérage, dont les conclusions – et seulement dans le cas où des résultats tangibles avaient pu être observés ! - seraient annoncés lors d'une nouvelle réunion plénière, en présence des autorités. En effet, pour conserver une aura de légalité à nos actions privées, les événements qui allaient suivre devaient être conduits en toute transparence. Le mot d'ordre était donc : aucune initiative individuelle ne devait être tolérée... Nous n'étions quand même pas des cow-boys !

Une nouvelle, cependant, commençait à filtrer au sein du personnel : une antenne émettrice aurait été repérée. Mais, très étrangement, pas son serveur associé. Très étrangement en effet, car le volume nécessaire pour le contenir n'aurait pas du passer inaperçu, logiquement... Les supputations allèrent bon train : les pirates avaient-ils pris le risque de dissocier leurs équipements ? Et si c'était le cas, dans quelle proportion ? Disposaient-ils, finalement, d'un centre de gestion de taille intermédiaire ? Tout cela rendait le diagnostic des observations faites sur le terrain difficilement interprétable. Pourtant, il y avait toujours urgence : les affrontements en batailles rangées se multipliaient, et les dégâts collatéraux aussi.

Les gendarmes avaient bien tenté de mettre en place des rondes préventives et des battues au jugé, un peu partout sur le territoire, histoire de montrer leur vigilance sur le terrain. Des parties de cache-cache en avait résulté, ce qui avait permis, néanmoins, de limiter le nombre des débordement intempestifs, le temps d'organiser les

## Un roman actuel

recherches. Mais en contrepartie, les happenings qui parvenaient à se tenir s'avéraient, quant à eux, de plus en plus violents. Une manière pour les participants de braver les autorités ? D'affirmer ostensiblement leur présence ? Ou, pour le réseau des pirates, de narguer l'entreprise ? De se convaincre de son intouchabilité ? Ou encore, était-ce tout simplement le signe de la pente obligée vers laquelle tendait toute activité illicite ? Le signe de cette dérive inévitable de la partie sombre que contient l'être humain, laquelle finit toujours par reprendre le dessus, socialement parlant ?

De jeunes participants, probablement des néophytes, furent même interpellés : mais il n'y eut rien de concret à en tirer. Ils ne faisaient qu'utiliser les services d'une organisation qu'ils savaient illégale, mais aux activités tellement plus attrayantes que ce que proposait le système original ! Des informations circulaient librement sur Internet. Mais, comme dans de pareils cas, les adresses de connexions étaient diffusées de manière souterraine et autonome par l'intermédiaire de groupes d'initiés triés sur le volet, et elles disparaissaient comme par enchantement dès que les événements auxquels elles avaient préparé s'étaient tenus. Là encore, impossible de remonter jusqu'à une source identifiable. Chacun attendait donc avec impatience de savoir ce que pourrait apporter la réunion plénière.

Dans les grandes lignes, la présence d'un émetteur y fut confirmée. Il avait été repéré somme toute assez facilement, car il était de taille conséquente, installé sur son pylône en acier flambant neuf. Il était isolé en pleine forêt, caché au milieu d'un bosquet touffu de jeunes épicéas, sur la crête d'un petit promontoire naturel surplombant un ravin, dans un secteur éloigné des chemins habituels de randonnées. Il avait été conçu pour fonctionner en autonomie, avec ses deux petits panneaux solaires positionnés à quarante-cinq degrés l'un de l'autre, pour de pouvoir profiter aussi bien de la lumière du matin

## Un roman actuel

que de celle du soir, et il ne portait aucune référence visible. Seul le ratissage systématique des zones préalablement établies par l'entreprise avait permis d'obtenir cette maigre réussite. Durant les deux derniers jours, les autorités avaient eu le temps de vérifier que cet équipement de transmission n'était effectivement pas officiellement répertorié, et qu'il n'appartenait donc pas à un fournisseur déclaré.

Pourquoi semblait-il être d'une taille si inhabituelle ? Là résidait le principal mystère. Son dimensionnement aurait pu, à lui seul, couvrir le plateau du Vercors dans son entier, voire même au-delà, aux dires des spécialistes qui nous le présentèrent. Lesquels s'empressèrent d'ajouter que, en toute bonne logique – et aussi en toute confidentialité, cela allait sans dire ! -, cette configuration particulière pouvait être due à une fonction surnuméraire. En plus d'autoriser la géolocalisation triangulaire courante des acteurs du réseau, cette antenne, selon eux, devait ni plus ni moins permettre d'assurer le transfert des données piratées de l'entreprise vers un site de traitement distant, via un satellite dédié...

La conclusion qu'en tiraient ces experts en matériel de transmission était que l'émetteur en question devait être vraisemblablement couplé à un serveur destiné à tenir le rôle de tête de pont du système de piratage. D'où la question embarrassante qui en découlait : pourquoi ce serveur associé n'avait-il pas, quant à lui, été repéré sans coup férir ? Car, vraisemblablement, il devait, lui aussi, être d'une taille tout à fait honorable ; et, accessoirement, ne pouvait être éloigné que de quelques centaines de mètres, tout au plus, de son relais de transmission. Or dans ce secteur très reculé du Vercors, seules les ruines du village martyr de Valchevrière se trouvaient être situées à moins d'un kilomètre à vol d'oiseau du pylône que l'on venait d'identifier. Et pourtant, leur inspection sommaire n'avait rien donné.

## Un roman actuel

Voilà pour ce qui était du bilan opérationnel de la semaine écoulée : encourageant en soi, mais décevant dans sa finalité. De nouveaux efforts allaient devoir être fournis, si l'entreprise voulait atteindre ses objectifs dans le délai qu'elle s'était fixé. Car en arrière-plan, le tic-tac de l'horloge jouait toujours en sa défaveur. Et en la circonstance, la discrétion devait rester de rigueur, si l'entreprise ne voulait pas risquer de voir s'envoler à son nez et à sa barbe les membres agissants de cette organisation de concurrence déloyale.

Très intelligemment, l'entreprise ne se laissa pas aveugler par l'enjeu immédiat et nous donna congé à tous à l'issue de cette présentation objective des faits, nous donnant rendez-vous le lendemain matin, en petit comité, pour débattre des solutions à mettre en œuvre. Cela laissait le temps à chacun de s'approprier les informations du jour et de concevoir, en son for intérieur, ses propres conclusions. Et, par voie de conséquence, de se projeter vers le futur, en échafaudant ses propres propositions d'intervention. À ce stade, le noyau dur ne comptait plus qu'une vingtaine de personnes concernées.

Je rentrais chez moi par des voies détournées, prenant délibérément le chemin des écoliers. Je voulais me réimprégner de la vie citadine et mesurer par moi-même du climat qui pouvait y régner. La ville avait-elle été impactée par les événements troubles qui se déroulaient à quelques lieues seulement de ces portes frileuses ? Cette période automnale qui s'ouvrait n'était plus propice au développement des activités de plein air, mais je remarquais malgré tout que le port du casque virtuel restait, en proportion, relativement assidu. L'entreprise continuait d'assurer ses services et ses adeptes étaient au rendez-vous. Culturellement parlant, elle semblait suffisamment implantée pour surmonter les soubresauts médiatiques qui agitaient la vie publique, voire profiter de la publicité indirecte que ces agitations périphériques généraient. C'était un signe qui ne trompait pas. Je devais en tenir compte.

## Un roman actuel

Car à voir déambuler ces clones d'êtres humains casqués et rivetés à leur nouvelle technologie avec un naturel qui contrastait, désormais, avec les errements balbutiants dont j'avais été le témoin une année auparavant, j'avais le sentiment que quelque chose, tout autour de moi, avait basculé. Ce n'était pas encore l'irruption définitive de la science-fiction dans notre quotidien, mais cela y ressemblait déjà un peu. Une autre dimension sociale avait été atteinte, et quel qu'en fût le progrès réel, cette dimension ne pourrait plus être effacée. Il ne saurait être question, à l'avenir, de l'ignorer ou de vouloir s'en débarrasser. Je me découvrais bien malgré moi à la croisée des chemins et supposais que, à titre personnel, chaque individu se retrouvait, lui aussi, dans la situation d'avoir à se positionner face à ce changement majeur de notre environnement. Ne serait-ce que parce que nos comportements collectifs en étaient visiblement affectés... Mais je n'entrevois aucune solution à cet état de fait, que je me bornais simplement à constater.

Rentré chez moi, la question qui me taraudait l'esprit était de me déterminer si je devais appeler Paula pour la tenir informée des avancées de la semaine, ou si je pouvais me permettre de différer mon appel de quarante-huit heures environ, afin d'être en mesure d'inclure dans mon compte-rendu les décisions qui seraient prises le lendemain. J'étais partagé, car il y avait déjà tellement de choses à dire, et demain ouvrirait sur un autre état d'esprit. Je ne voulais cependant pas prendre le risque de l'importuner, tel un gamin... Je décidais finalement de lui envoyer un mail circonstancié, mais pas trop long, lui indiquant que je l'appellerai le lendemain dans la soirée pour la tenir informée de la suite prévisible des événements. Elle me répondit immédiatement qu'elle avait hâte d'en connaître le détail, ce que je jugeais plutôt encourageant.

## Un roman actuel

Je passais le reste de mon temps à régler quelques affaires universitaires, car si j'avais pu bénéficier de l'habituelle semaine de congés d'automne pour effectuer les premiers repérages aux alentours du village de Méandre, je m'attendais à devoir solliciter un congé exceptionnel dans les jours à venir. Et quoi qu'il en serait, ma boîte mail regorgeait de messages que je n'avais pu traiter en temps et en heure, et je ne pouvais décemment pas laisser s'insinuer le doute dans l'esprit de mes étudiants sur ma détermination à vouloir continuer à les encadrer : je me devais de faire acte de présence, au moins de manière virtuelle !

Une fois les contraintes administratives expédiées, la douceur du soir s'insinua en moi, tel un baume apaisant, et je me laissais progressivement envahir par un sentiment de bien-être surprenant, sans pour autant savoir me décider sur la conduite à adopter pour le lendemain matin. Mon but n'était pas de me retrouver coûte que coûte aux premières loges, non ; mais je savais que ma position vis-à-vis de l'entreprise était plus libre que n'importe quel autre de ses employés, et que mon profil d'expert en patrimoine culturel prédisposerait ses dirigeants à avoir recours préférentiellement à mes services sur le terrain qui était le mien. Après tout, n'étais-je pas un archéologue de formation ? Ce qui constituerait certainement une justification idéale pour me missionner sur des vestiges à examiner de plus près. Il fallait donc que je me prépare à cette éventualité.

Lorsque je me levais, le lendemain matin très tôt, j'avais perdu de ma superbe. J'avais plutôt mal dormi, ayant vu s'égrainer les heures qui me séparaient de la naissance du jour. J'avais les yeux cernés, j'étais préoccupé, bien que je n'aurais pas su en exprimer le pourquoi. Une étape décisive allait s'engager pour l'entreprise, certes ; mais pour moi, qu'est-ce que tout cela signifierait ? Je n'en aurais pour autant pas fini avec mes questionnements vis-à-vis de l'entreprise et des mutations technologiques que son Expérience induisait. Il me

## Un roman actuel

semblait que j'aurais à choisir entre deux alternatives identiques : entre deux mondes pires...

En me voyant arriver, Gérard Martel vint à ma rencontre pour me saluer. Je savais qu'il était au courant des décisions prises, puisqu'il travaillait en amont avec la direction, en tant que support opérationnel. Une réunion extraordinaire avait dû se tenir la veille dans l'après-midi, ou le matin très tôt. Ainsi rien, sur le plan technique, ne s'élaborait sans qu'il fût immédiatement mis au courant. Le fait qu'il tint à s'asseoir à mes côtés me confirma que quelque chose me concernant était en train de se tramer.

- Monsieur d'Orves, commença tout de go le président-directeur général de l'entreprise, avons-nous toujours votre soutien ? Parce que, si vous en êtes d'accord, vous allez être notre cheville ouvrière.
- Je n'en suis pas surpris outre mesure, lui répondis-je du tac au tac. Mais de quoi s'agit-il exactement : pouvez-vous me préciser votre pensée ?
- Disons que nous avons établi une ligne directrice. Mais, une fois encore, nous avons besoin de vos lumières pour la confronter à la réalité. (Et après un silence durant lequel il prit le temps de consulter ses notes :) Nous nous posons la question suivante : comment pensez-vous qu'un historien ou un archéologue puisse intervenir en toute légalité sur un site historique ?
- Du point de vue administratif, concernant le village de Valchevrière (si je lis bien le fond de votre pensée), à proximité du hameau actuel de Bois Barbu, la situation est plutôt simple : ce village est considéré comme un haut lieu historique, mais reste entièrement sous l'autorité de sa commune de rattachement, c'est-à-dire Villard-de-Lans. D'où il ressort qu'un simple décret communal peut

## Un roman actuel

suffire à justifier des interventions dans son périmètre. Mais j'insiste sur la nature de ces interventions : il faut qu'elles soient proportionnées à la recherche qui doit y être menée. Il est certain qu'un tel site souffre annuellement de multiples altérations naturelles, dues à la neige, au vent, aux épisodes de gel et de dégel, à la libre circulation des animaux sauvages et à la croissance capricieuse des végétaux, mais en aucun cas nous n'y remarquons les traces de dégradations volontaires, les visiteurs faisant montre d'un immense respect pour ce que représentent ces vestiges. Un effort important est consenti par la commune pour l'entretien, car ce lieu de mémoire est aussi un site de recueillement : j'ai moi-même eu l'occasion de le constater en personne, et des bouquets de fleurs fanées gisent encore très régulièrement à ses abords. Donc, je dirais que tout dépend de vos visées précises.

- Cela va de soi, me rétorqua mon interlocuteur. Notre seul but est de repérer l'équipement recherché pour le mettre hors d'état de nuire. Mais rassurez-vous : nous ne cherchons pas la manière forte. Il ne s'agit pas, comme à la belle époque, de dynamiter le serveur ! Seulement de lui soustraire une pile ou deux, histoire de mettre à mal l'horloge interne qui régule sa synchronisation, par exemple. Il serait plus profitable pour tout le monde que les pirates croient à une panne ordinaire, et qu'ils cherchent à venir la réparer : nous pourrions ainsi les cueillir à froid...

Il faudrait cependant pouvoir vérifier au préalable que le site ne soit pas surveillé par des caméras. Dans ce cas, deux effets sont envisageables : le premier serait que, durant les prospections, nous soyons rapidement repérés

## Un roman actuel

et que l'on cherchât à nous neutraliser. Cela pourrait s'avérer dangereux pour vos vies. Le second serait que les pirates se volatilisent dans la nature et que nous ne soyons plus en mesure de les faire arrêter, même si la perte financière représenterait une valeur énorme pour nos concurrents. Mais au moins, ils pourraient se contenter de ce qu'ils ont déjà acquis sur notre dos. Donc, quoi qu'il en soit, la première étape doit être sécurisée. Pour cela, il serait préférable de disposer d'une couverture crédible. C'est là que vous entrez en scène. Primo, pour nous indiquer comment repérer l'engin que nous recherchons parmi des ruines paisibles, ou leurs proches abords ; secundo, pour nous dire comment faire croire à un acte normal qui n'attire pas l'attention sur lui, au cas où vous seriez surveillés de près. Auriez-vous des idées sur la question ?

- Si la cache se situe bien au cœur des ruines, il est probable que des murs de refend aient été construits récemment pour camoufler le réduit d'un volume d'environ deux à trois mètres cubes que vous prétendez nécessaires pour y loger l'armoire informatique. Une étude à vue des parements de murs pourrait suffire, dans le cas le plus favorable ; mais, bien sûr, il est préférable que cette étude soit conduite par des spécialistes des constructions anciennes. Une autre possibilité consisterait à se servir de ce que l'on nomme vulgairement des « poêles à frire », c'est-à-dire des détecteurs de métaux, car la masse des équipements pirates doit contenir une très forte proportion de métal, j'imagine. Le problème est que l'emploi de ce type d'instruments, très repérables en soi, est prohibé en France, car ils alimentent le trafic des pilliers de trésors. Du fait de leur emploi par des

## Un roman actuel

amateurs mercantiles, les sites archéologiques sont régulièrement perforés de part en part, vidés en quelques heures de leur substance informative, et lorsque les archéologues professionnels tels que moi réinterviennent ultérieurement en toute légalité, ils ne sont plus en mesure de tirer de leurs fouilles les conclusions adéquates, faute d'évidences archéologiques suffisantes : une vraie catastrophe scientifique !

Mais il est possible d'envisager de passer à des moyens plus puissants encore : l'étude de la magnétométrie, qui est aussi appelé géomagnétisme, serait très indiquée, dans ce cas précis. Elle permettrait d'analyser les micro-perturbations du champ magnétique terrestre présent dans les sols environnants, indiquant où se concentrent les vestiges anthropiques – c'est-à-dire introduits par la main de l'homme. L'avantage d'utiliser cette méthode serait que son emploi fournirait une couverture crédible à nos recherches : il suffirait pour cela que le maire de Villard-de-Lans décrète une prospection d'intérêt public (recherche des évidences matérielles concernant la vie ou l'identité de certains maquisards, par exemple), et nos sondages deviendraient on ne peut plus officiels ! Je me fais fort de monter une équipe en moins de trois à quatre jours seulement – pluridisciplinaire, il va sans dire ; à fort mandat universitaire, cela allant aussi de soi ; voire même internationale, si vous le souhaitez... Vous n'avez qu'à demander !

- Ce plan d'attaque me paraît parfait. Monsieur le préfet, si vous en êtes d'accord, pouvez-vous vous charger de la partie administrative, s'il vous plaît ? (Puis se retournant à

## Un roman actuel

nouveau vers moi :) Nous sommes mardi : quand pensez-vous pouvoir commencer au plus tôt ?

Je répondis qu'il était possible d'envisager une mise en place du chantier dès le vendredi après-midi, pour être à pied d'œuvre le lundi matin suivant. Nous établirions un camp de tentes à proximité, car les ruines ne sont accessibles que par l'intermédiaire d'un sentier forestier escarpé, loin de toute habitation humaine. Mais surtout, cela nous permettrait de surveiller notre matériel, qui est d'une technologie sophistiquée, et donc coûteuse. Tout cela donnerait du poids à notre couverture. L'ingénieur Martel m'accompagnerait pour s'occuper de la partie technique concernant le serveur, mais passerait pour un spécialiste de l'interprétation des signaux. À charge à moi de recruter l'équipe complémentaire (en l'occurrence, un archéologue rompu aux diverses analyses de terrain et un technicien, pour assurer les mesures physiques) et de trouver le matériel dont nous avons besoin.

Sur ces mots approuvés par tous, la réunion s'acheva. Il n'était plus question pour moi d'opérer une quelconque reculade, et j'avais hâte de mettre en route la mécanique. Dans l'espoir de parvenir rapidement à l'aboutissement d'un cauchemar éveillé ? Quelle immense naïveté cela aurait été de ma part ! me disais-je à moi-même... C'était, bien au contraire, tout un monde d'incertitude qui s'ouvrait à moi.

La première préoccupation qui m'assaillit, lorsque je rentrais à nouveau chez moi, fut d'appeler Paula, comme je le lui avais promis. Cette démarche était bien un peu égoïste, je dois le confesser ; mais elle me reconfortait. Elle me permettait de mieux me projeter vers ce futur proche dans lequel je mettais tant de passion, comme si cette action pouvait décider à elle seule de me libérer d'un poids énorme. Comme si ma vie à venir allait en dépendre.

## Un roman actuel

Je lui exposais les faits minutieusement. Elle m'écoutait attentivement. Étions-nous enfin sur la même longueur d'onde ? Ce sentiment, en tout cas, m'incita à franchir le pas : c'était décidé, je passerai le Rubicon.

- Paula, j'ai besoin d'une équipe. Je sais que tu travailles sur des vestiges, que ton laboratoire est spécialisé dans l'interprétation des phénomènes du bâti. Tu es exactement le profil qu'il me faut. Saurais-tu aussi, par hasard, te servir d'un équipement de magnétométrie ? Serais-tu en capacité de faire au moins semblant de t'en servir un jour ou deux, le temps de trouver cette cache que nous recherchons tous, et après on n'en parlerait plus ? Une bonne fois pour toute, il faut nous affranchir de cet équipement de malheur qui nous pourrit la vie, et dès qu'il aura disparu, je te le promets, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que cette Expérience malencontreuse, qui s'emballe maintenant hors de tout contrôle, se termine pour de bon ! Nous ne pouvons pas continuer comme cela, avec cette incertitude qui pèse sur nos têtes, tu es bien d'accord ?
- Vu sous cet angle, oui, bien sûr, je suis complètement d'accord avec toi ; mais es-tu certain que le moyen ne présente aucun danger ? C'est une très lourde responsabilité, qui va me demander un véritable effort. Il faut au moins que je consulte mon supérieur, qui, soit dit en passant, est en même temps mon compagnon de vie, et qu'éventuellement je trouve aussi un billet d'avion... Bref, tout cela me paraît bien précipité, tu avoueras, non... ? Étienne, Tu m'entends ?

## Un roman actuel

La nouvelle claqua comme un fouet à mes oreilles. Elle fut suivie d'un silence assourdissant. Bien sûr, nous n'avions jamais abordé le sujet. Je n'avais tout bonnement pas pensé à lui poser la question. Tout cela était pourtant fort logique, tout compte fait ; rentrait sans coup férir dans l'ordre des choses établies. Une partie de moi étouffait ; une autre, plus rationnelle, se sentait presque soulagée. Entre nous comme en moi-même, il n'y aurait plus de place pour l'ambiguïté, désormais. C'était un peu comme si mon être s'y était attendu, sans jamais se l'être avoué tout à fait. Je repris vite mes esprits.

À partir de là, les choses s'accéléchèrent. Paula me donna finalement son accord, me précisa un peu plus tard son heure d'arrivée à l'aéroport de Lyon Saint-Exupéry. Entre-temps, j'avais contacté, à Lyon Bron, dans la grande périphérie de l'ancienne capitale des Gaules, la délégation régionale de l'INRAP, l'Institut national de recherches archéologiques préventives, qui accepta, sous la caution de la préfecture de l'Isère, de me prêter le matériel de géomagnétisme dont j'avais besoin. Je n'avais qu'à passer dans leurs locaux juste avant de récupérer Paula, et ils m'en expliqueraient sommairement le fonctionnement, tout en mettant à notre disposition le technicien dont j'avais besoin. Être dans l'action renforce les convictions, en plus de proposer l'énorme privilège de ne pas trop avoir à réfléchir... Dans certaines circonstances, cela peut représenter un avantage non négligeable !

Puis je retrouvais Paula à l'heure dite, toujours aussi radieuse. Sa peau cuivrée et gorgée de soleil précédait son sourire tout aussi charmeur. Sa chevelure bouclée et lourde de méditerranéenne : au moins, elle n'aurait pas à singer ma justification internationale ! Un sac léger de cabine en bandoulière : elle n'était là que pour quelques jours, habituée qu'elle était à fréquenter les chantiers avec le

## Un roman actuel

minimum vital en sa besace, et nous pûmes donc rejoindre le restant de la troupe sans délai.

L'ingénieur Martel s'était chargé du reste. De son côté, il avait loué un camping-car pour le compte de l'entreprise, l'avait négligemment décoré de quelques sigles énigmatiques sensés désigner une équipe de scientifiques en mission ; avait acheté des tentes neuves, fait un rapide stock de provisions pour une semaine. À l'instant présent, il devait déjà nous attendre, quelque part en ville, à un endroit convenu d'avance entre nous, tandis que Paula et moi roulions dans mon break, le matériel de prospection et son écran Doppler entreposé à l'arrière du véhicule, sous une bâche de protection, et surveillé de près par son technicien maison. Paula me posait ses questions enfantines, mais toujours chargées de bon sens. Comme j'admirais sa capacité à garder son flegme en toutes circonstances !

Arrivés sur place, nous ne perdîmes pas une seule seconde en présentations superflues. Durant le trajet, j'avais mis Paula au courant des derniers détails de l'opération, lui avais décrit les divers intervenants et le contexte entourant les vestiges, dont je lui avais apporté quelques photographies. Un capitaine de gendarmerie en civil nous attendait pour vérifier que tout était conforme et nous donner les instructions ultimes. Deux postes de talkie-walkie nous furent confiés, seuls liens avec sa compagnie qui, à couvert, assurerait notre sécurité, aux abords du village déserté. Nous avons la chance d'avoir avec nous un soleil radieux qui durerait plusieurs jours, nous précisa-t-il, en nous tapant sur l'épaule. Puis il se raidit pour faire discrètement un salut réglementaire, avant de tourner les talons et de s'éclipser avec précaution, le regard inquisiteur. Nous étions enfin seuls au monde : quatre scientifiques anonymes, en partance pour un coin ignoré de la terre entière !

## Un roman actuel

Nous montâmes les tentes en fin d'après-midi, choisissant un coin de pelouse situé un peu à l'écart des vestiges : sur son herbe verte et tendre, car le site était régulièrement entretenu et tondu de frais, du fait de sa fréquentation ordinaire. Les services de la mairie avaient mis des barrières et tendu une banderole en amont du site, près du parking réservé aux visiteurs, et une affichette leur indiquait que l'intervention d'une mission de prospection archéologique obligeait à fermer temporairement son accès. Nous devrions être tranquilles pour un moment, les visites étant de toute façon plus que sporadiques, en cette saison-ci. Nous voulions commencer par profiter pleinement du week-end pour nous accommoder au lieu, nous approprier nos nouveaux équipements, nous fondre dans le paysage et commencer à former réellement une équipe, en espérant que le site ne fût pas mis sous une surveillance quelconque, alarme distante ou vidéo, de la part de ceux que nous voulions débusquer. Les deux jours tampons qui se présentaient à nous formeraient, sur ce point, une sorte de test décisif.

Ces deux jours-là passèrent rapidement à nous imprégner du site, qui n'était pas très étendu, et à en visiter les abords par une ou deux déambulations quotidiennes. Rien de particulier n'y fut à signaler, a priori. Paula voulut que je lui décrive chaque bâtiment dans son intégralité, mais le village était pauvre, constitué d'une dizaine de corps de fermes tout au plus, avec logis, fontaines, fours à pain et une toute petite église, seul édifice resté debout à l'issue de l'assaut allemand. Paula put s'apercevoir, en outre, que la plupart des vestiges, plus qu'abîmés, ne laissaient plus paraître que quelques rangs de pierres grises à leur base, et elle fit rapidement le tour des rares points possibles pour y implanter une cache digne de ce nom. Elle me charria même quant à la nécessité que j'avais éprouvée de la faire se déplacer !

## Un roman actuel

Dès le dimanche en fin d'après-midi, elle avait repéré l'endroit qui lui paraissait le plus propice à l'implantation escomptée. À la lueur du soleil déclinant, elle avait pu vérifier qu'un parement avait été récemment réagencé, proprement reconstruit avec des pierres d'origine. Mais ces pierres portaient toutes des éclats vifs et leurs joints, même sommairement maquillés, avaient clairement été refaits à neuf. Adossé contre la sole d'un des deux fours à pains privés, dans une partie basse encore couverte d'un vague ressaut d'étage, c'est-à-dire bien enchâssé dans des bâtiments d'une plus grande ampleur, cette verrue ne collait pas avec l'agencement logique des espaces adjacents, comme lorsque l'on cherche à clore l'accès d'une pièce par un simple muret de refend. Le volume ainsi délimité était aveugle : seulement orné d'un minuscule soupirail d'aération qui ne laissait rien paraître de son intérieur. Tous ces éléments observés concordait. Ce soir, dans le camping-car, nous allions pouvoir tenir un conseil de guerre pour déterminer comment opérer avec le plus de discrétion possible.

Il fut décidé que la première des choses à faire était de s'assurer de la présence du serveur à l'intérieur de cette enceinte maçonnée. S'il y était bien présent, outre la ventilation nécessaire autour d'une armoire dont le rendement thermique était connu pour être le point critique de ce genre d'installation, il fallait bien qu'une ouverture à dimension d'homme soit aussi présente, pour permettre la maintenance informatique et le changement régulier des accumulateurs d'énergie, probablement des batteries de camion de vingt-quatre volts chacune, dont l'autonomie cumulée pouvait s'estimer entre vingt à quarante jours, suivant la configuration choisie. Cette durée fut calculée sur la base d'une utilisation restreinte d'une heure par jour en moyenne (les séances de « jeux » collectives étaient rares et les besoins de transmission pouvaient se gérer en nombre, par paquets groupés, suivis par de longues périodes

## Un roman actuel

de veille totale, régénératrices d'énergie) ; mais restait l'inconnue du nombre de batteries utilisées en parallèle.

Au vu de la configuration des lieux, du petit soupirail jouant le rôle de prise d'air, il était plausible que l'entrée devait se faire par le dessus, entre le haut du mur et le ressaut de l'étage. Un espace creux et sombre semblait effectivement se dessiner à cet endroit peu accessible, car retransché derrière une aire de sécurité engazonnée. Ce qui signifiait que les techniciens qui accédaient au réduit devaient se munir d'une échelle courte, au moins pour passer leur lourd matériel d'un côté à l'autre du muret, ce dont nous ne disposions pas. Mais Gérard Martel étant par ailleurs un amateur de varappe chevronné, il nous assura que cet exercice ne lui poserait pas de difficulté.

Cependant, il précisa qu'il serait préférable de respecter un maximum de précautions à partir du moment où il pénétrerait à l'intérieur de l'enceinte maçonnée, car la présence de détecteurs au plus près de la machine était plus que probable, puisqu'il semblait que, jusqu'à présent, aucune alarme active n'avait produit la moindre riposte. Il fallait donc absolument s'assurer du soutien et de la vigilance de la brigade de gendarmerie durant l'opération à venir et dans les heures qui suivraient : nous étions véritablement rentrés dans le vif du sujet !

La question qui, d'ailleurs, se posait, en termes de stratégie, était de savoir s'il ne fallait opérer, dans un premier temps, qu'un repérage succinct des lieux, histoire d'obtenir une idée précise du type d'équipement auquel nous avons affaire, avant d'intervenir lors d'une deuxième phase, ou s'il valait mieux privilégier la rapidité d'une action coup de poing, en vue de se replier au plus vite, ceci afin de garantir notre sécurité ? Dans tous les cas, nous devons agir en concertation avec les hommes qui défendaient nos arrières et, en la matière, leurs consignes furent formelles : ils en réfèreraient

## Un roman actuel

directement au préfet et ne nous donneraient leur réponse que dans une heure ou deux seulement. Comme la lumière du jour déclinait déjà, il fut décidé, d'un commun accord, que, dans tous les cas, la mise en action ne serait programmée que le lendemain matin. Nous pouvions nous préparer à passer tranquillement une nouvelle nuit d'attente.

Le lendemain matin, nous nous étions tous levés très tôt, car la réponse nous était parvenue en toute fin de soirée : la sécurité des individus était considérée comme primordiale, et puisqu'il ne s'agissait « que » de déconnecter un circuit ou deux, objectif qui ne posait aucune difficulté technique à notre ingénieur, nous pourrions nous replier dans la foulée. Il serait bien temps d'examiner le détail des équipements au vu des photos prises sur smartphone, et surtout d'expertiser en quoi consistaient leurs contenus, une fois que l'on aurait « serré » les contrefacteurs.

Nous étions tous tendus à l'extrême et soulagés en même temps. Nous profitions sans arrière-pensée des dernières heures que nous passions dans ce camp de fortune, avec gravité et délectation. Le paysage était grandiose, tout autour de nous, la communion avec la nature totale, le dépaysement assuré : une impression d'être arrivés au bout du monde, comme me le fit remarquer Paula, dans un sourire radieux. Elle ne boudait pas son plaisir de vivre ce moment hors du temps, hors de toute nécessité concevable... Nous partagions un café chaud chargé de son lourd arôme, à l'image de cette nuit que nous venions à peine de quitter.

À ce moment précis, quelque chose siffla, tout près de nous, cinglant dans le silence du matin. Cela n'avait été qu'un bruit étrange de froissement de l'air, et nous nous apprêtions à ne pas y faire attention. Mais un autre se fit entendre immédiatement après. Gérard Martel se leva d'un bond et se retourna vivement. Je suivis son

## Un roman actuel

regard des yeux, cherchant péniblement dans ma conscience ce qu'il fallait que je comprenne. Quelques secondes qui durèrent une éternité nous séparaient du temps réel, puis un autre bruit sourd vibra, suivi cette fois-ci d'un claquement sec. Dans la foulée, des détonations d'armes à feu résonnèrent dans le matin, en plusieurs points de la montagne : « Tout le monde à couvert, on nous tire dessus ! » cria Gérard Martel, visiblement affolé. Je me retournais instinctivement vers Paula : elle était allongée près de moi, dans l'herbe verte, se contorsionnant de douleur. Une balle l'avait atteinte en pleine poitrine.

Ensuite, tout alla tellement vite et fut si lent en même temps, comme si mon esprit décortiquait laborieusement chaque geste produit autour de moi. Les tirs cessèrent rapidement de part et d'autre des reliefs de la montagne. Le brigadier chef accouru le premier sur les lieux, pour jauger la situation. Constatant l'état de Paula, il en fit sa priorité numéro un : il sortit de sa poche latérale un téléphone portable, en nous disant qu'un hélicoptère de la sécurité civile avait été mis en alerte et se tenait prêt à intervenir au plus vite, en cas de besoin. Et effectivement, après moins de cinq minutes, son vrombissement se fit entendre à l'autre bout de la vallée.

Je me tenais toujours auprès de Paula, mais il n'y avait rien que je puisse faire pour elle tellement la blessure avait eu d'impact. Le gendarme tentait de maintenir la plaie, de comprimer une éventuelle hémorragie, mais, paradoxalement, elle saignait peu. Moi, je tenais la main de Paula désespérément, mais dans la mienne, ses doigts semblaient ne pas réagir ... J'avais peur de comprendre déjà !

L'hélicoptère chargea la blessée à son bord avec mille précautions, tandis que les deux assaillants arrêtés étaient amenés vers le camp, mains ligotées dans le dos. Gérard Martel se glissa de l'autre côté du muret dans le but de déconnecter le serveur, pour la forme. Il

## Un roman actuel

s'agissait d'un modeste Mac pro que l'ingénieur décida d'embarquer sur le champ, histoire d'en finir avec ces sombres événements : plus question de faire durer l'affaire ni de revenir sur les lieux où tout avait finalement basculé du mauvais côté de la barrière ! L'hélicoptère s'éleva haut dans le ciel, emportant le corps meurtri de Paula, que je n'avais pas su protéger. Hagards et livides, nous rassemblâmes à la hâte nos maigres affaires dans le camping-car et dévalâmes la route en direction de la métropole, avec, en ligne de mire, la silhouette massive de l'hôpital, où nous arrivâmes une bonne heure après l'hélicoptère.

L'opération dura longtemps et, comme souvent en de pareilles circonstances, les infirmières ne purent rien nous dire sur son évolution. Dans les affaires de Paula, je trouvais un carnet portant des noms et des numéros de téléphone, que je me mis à appeler, pour tenter d'établir un contact avec ses proches. Le lendemain matin, j'allais chercher son compagnon au terminal de l'aéroport, à Lyon. Durant tout le trajet de retour jusqu'à l'hôpital de Grenoble, nous n'échangeâmes pas un seul mot.

Je passais voir Paula tous les jours. L'homme attendait là, silencieux, tandis que Paula n'était plus qu'une vague silhouette fantomatique que je n'osais approcher, pour ne pas m'immiscer à l'intérieur de leur silence. À chaque nouveau jour, l'homme était toujours assis là, qui ne bougeait pas, qui ne parlait pas. Ces deux silhouettes se momifiaient mutuellement dans la cristallisation limpide de leur silence... Une fois seulement, il tourna sa face rougie vers moi, sa face vide et sans secours, puis la détourna à nouveau. Il me sembla que, dans sa fixité à regarder le visage émacié de Paula, cet homme ne bougerait plus jamais, ne parlerait plus jamais.

## Un roman actuel

Paula mourut dans son lit d'hôpital moins de deux semaines plus tard. De quelle orgueilleuse vanité avais-je donc fait preuve ? Me le pardonnerais-je jamais ?

Il me fallut attendre encore deux semaines supplémentaires, reclus au fond de mon appartement, avant de pouvoir m'aventurer au dehors, et tenter de reprendre contact avec le monde environnant. Bien sûr, je souhaitais avoir des nouvelles de l'entreprise : au moins, le sacrifice de Paula avait-il été profitable ? Avions-nous atteint notre but : nous débarrasser des scories qu'avaient malencontreusement produit l'Expérience ? Rien n'était moins certain, et il fallait que je m'en assure. Ma tranquillité d'âme, si un jour elle me revenait, si jamais un jour elle pouvait m'être à nouveau accordée, me serait à ce prix !

Je revis Gérard Martel dans un café du centre ville, près de la place du musée de Grenoble où donnait mon appartement : je ne pouvais me résoudre à trop m'éloigner de chez moi, encore moins à retourner vers le lieu où toute cette sombre histoire avait commencé. Vers ces locaux obscurs de l'entreprise...

Gérard martel commença par m'informer que l'entreprise, sur demande insistante de la préfecture de l'Isère, avait décidé de mettre un terme à son Expérience. Je commençais à peine à me rassérer quand il continua en m'indiquant que, malheureusement, un site concurrent avait vu le jour, en Tchéquie, pays nettement plus accommodant en ce qui concernait la réglementation. Que les conditions de sa naissance, à ses yeux, restaient floues... Concernant notamment le rôle qu'avait pu y jouer son dirigeant principal qui, comme il l'avait compris, s'était autorisé à leur revendre l'ensemble du matériel de l'entreprise, laissant son personnel démuné, tandis que lui, après en avoir tiré un prix honorable, continuait, semblait-il, de tenir le rôle d'expert à leurs côtés. Toujours le même cocktail délétère, constatait-il amèrement : des autorités peu regardantes, une

## Un roman actuel

législation moins exigeante, une fiscalité plus qu'avantageuse... Tout cela le dépassait autant que moi !

Au moins, on se souviendrait que c'était dans l'environnement précurseur de Grenoble que cette innovation avait vu le jour... Au moins, s'en souviendrait-on ? ajoutait-il en balbutiant. Mais fallait-il réellement que l'on s'en souvienne ? Et il ironisait sur le pays où j'étais allé représenter l'entreprise, lors d'un colloque à Prague, détail qui, selon lui, ne pouvait pas n'être du qu'au hasard ! Tout comme cet épisode souterrain de la journée des Tuiles qui, avec le recul, lui semblait soudain avoir constitué une sorte de galop d'essai pour l'organisation pirate.

De mon côté, abasourdi par la nouvelle, je ne songeais plus qu'à mettre un terme à mon cours, puisqu'il le fallait bien. Je me bornerais à constater que, pour le conclure définitivement, l'argent est bien souvent le rouage maléfique du monde. Et plus précisément, que l'excès d'argent est une perversion. Il engage l'homme dans une course poursuite éperdue vers un univers matériel superflu. Il l'éloigne de ses sensations simples, naturelles, chaleureuses et réconfortantes de vivant. Lui épargnant l'effort d'avoir à ressentir... La seule question véritable : « À partir de quel niveau peut-on considérer que l'argent est en excès pour l'homme ? Relativement à ses besoins ? » Puisque, par définition, c'est l'évolution permanente du contexte social qui l'entoure qui dicte à l'être individuel l'étendue de ses besoins...

Et comme il est facile, en l'occurrence, de se laisser porter par la vague sans réagir. De ne pas avoir à réfléchir ni à s'impliquer dans son quotidien. Alors que ressentir le monde, avec ses vents aléatoires, ses ressacs itératifs, ses détresses et ses larmes inaltérables, la récurrence pesante de ses jours, toutes ces contradictions incertaines qui parfois nous environnent, toute sa

## Un roman actuel

vitalité déçue sous la voûte du ciel, exigeante, laborieuse, travailleuse, tenace, têtue, implacable autant qu'inaltérable, oui, tout cela, en comparaison, est pour l'homme un exercice si puissant et si imposant ! Une nécessité vitale tellement essentielle !

À moins, bien sûr, que les biens les plus remarquables ne deviennent des bien communs. La seule échappatoire, en effet, est quand la floraison de la pensée humaine se cristallise dans la propriété de tous. C'est le destin fabuleux des œuvres d'art sublimées, du Colisée à la Joconde, qui interrogent sur la nature de primauté des modèles. Qu'est-ce qui fait qu'une représentation particulière se hisse, un jour, au niveau de la représentation-type, que chacun peut s'accaparer pour son propre compte, sans risque de léser autrui ? En quoi consiste cette force d'agrégation supérieure qui fait qu'elle échappe à toute valeur de jugement, à toute contingence matérielle ? Qu'elle s'envole et se place d'elle-même hors de l'usage du temps ? Ou est-ce que ces fameux modèles sont, eux aussi, socialement fabriqués ? Je n'arrivais pas à me résoudre à clore cette idée...

C'est ce que nous apprend, en fin de compte, l'histoire de la culture matérielle, par l'étude des vestiges du passé : que la gesticulation fugace de l'Homme pour s'accaparer le domaine du matériel nie en permanence la profondeur de sa pensée. Car cette course poursuite sans avenir est vouée par nature à l'échec. Toutes les sociétés pérennes l'ont été dans la joie de la stabilité. Et toute stabilité sociale a, de tout temps, été atteinte dans l'harmonie supérieure de l'homme avec son milieu. Fin d'un enseignement. Aucune autre vérité ne serait-elle plus jamais à atteindre... ?

Mon dernier cours s'achèverait ainsi : presque misérablement. Moi, je serai fini, épuisé, lessivé, ébranlé, débranché, hors du monde. Mis par nécessité en pilotage automatique, je ne pourrai plus penser à rien. Puis je me déciderai peut-être à reprendre un avion vers le

## Un roman actuel

Portugal. Il faudrait alors que je revois l’océan. Que je me baigne à nouveau dans sa grande jouvence solaire. Mais un aller simple seulement suffirait, me disant que, au final, le sort de notre civilisation pourrait bien finir par me laisser indifférent, désormais...

(Fin des fichiers)